

30 minutes de porte à porte

Inès Daléry

Cette nouvelle, lauréate du concours de la revue Rue Saint Ambroise 2023, a été publiée dans le numéro 52 de la revue.

Vingt minutes à pied jusqu'au métro, six stations sans changement, trente minutes de porte à porte. Au terminus de la ligne, écrasant les petits pavillons défraîchis du quartier, trois bâtiments en briques sales. De l'autre côté de la rue, dans le bistrot tabac PMU, elle vient de s'assoir, un peu en retrait, face à l'horloge ronde dont les fines aiguilles noires indiquent 7 heures 30. Les fesses et le dos collés à la moleskine rouge de la banquette à laquelle elle communique la chaleur de son corps. Elle a posé contre elle un cartable imposant de cuir vert sombre, un cartable sérieux. Quand elle est entrée dans la salle, personne n'a remarqué la petite silhouette ronde en jupe beige, chemisier blanc et ballerines noires, ses cheveux bruns noués en catogan. Seul le patron lui a lancé distraitemet : *un café* ? quand elle est passée devant lui. Elle attend. Elle reconnaît les signes : cette sensation d'étouffement, cette pesanteur dans les jambes qui la cloue sur place. Elle est enfermée dans ce corps devenu un

ennemi, enfermée dans sa bulle. Par intervalles lui parviennent, assourdis, le tintement des cuillères contre les tasses posées sur le comptoir, les rires des habitués qui se répondent d'un coin de la salle à l'autre ou les commentaires sur la météo du jour, *pas terrible pour la prochaine course à Vincennes*. Chaque coulée d'air tiède accompagnant l'entrée d'un nouveau client arrive jusqu'à elle et glisse sur ses jambes, mais elle la sent à peine. Elle est tassée sur elle-même, alourdie par la peur, sa compagne sournoise et fidèle. Cette demi-heure dans cette salle où se mêlent odeur de café chaud et relents d'eau de javel montant du sol carrelé, c'est son luxe, *ma cigarette du condamné*.

De sa place, elle sait qu'ils ne peuvent pas la voir, mais il va bientôt falloir les affronter. De l'autre côté de la rue, une volée d'une dizaine de marches bute sur une porte métallique à double battant, encore fermée pour le moment. *Tiens, la plaque avec l'inscription « Collège Albert Camus », a été nettoyée pendant le week-end, elle sera bientôt taguée, la dernière fois c'était Camus, mon cul...poètes à leur manière.*

Maintenant, à intervalles réguliers, la bouche de métro dégorge des grappes de plus en plus denses qui s'interpellent, crient, se bousculent. *Ne pas se fier à leurs sourires, en un instant tout peut basculer. Il m'a traité...*, la formule annonce la bagarre et un cercle se forme, la cour devient arène avec son public excitant les adversaires, comptant les coups.

30 minutes de porte à porte, pour un premier poste tu as une sacrée chance, répetaient avec envie ses copains de fac. Ils

savaient que pour eux, ce serait chaque jour réveil à l'aube, souvent des incidents techniques, des grèves ou « un accident grave de voyageur » selon la formule consacrée. Pour elle, dès la porte cochère refermée, le compte à rebours commence, trente minutes exactement, avant la plongée brutale dans le cauchemar qui l'épuise un peu plus chaque jour.

7 heures 45. Les battements de cœur dans sa poitrine s'accélèrent. Sensation familière depuis le jour de la prérentrée dans la salle des profs. Les anciens se congratulaient, quelques mots sur les vacances, *si loin, trop brèves, qui permettent juste de récupérer*, vite connaître ses classes pour commenter les listes d'élèves, repérer les meneurs. *Fais attention, ils sont capables de bousiller ton cours, de jauger en une fraction de seconde ta capacité de résistance et de trouver la stratégie qui mettra la classe de leur côté. Il faut tenir, c'est toi ou eux, tu es nouvelle, ils te testeront.*

Des paroles qui vibrent encore dans son corps, comme autant de coups qui la laissèrent sonnée. Une étrangère parachutée, catapultée sur une planète hostile. Lui reviennent en mémoire les paroles de sa mère : *tu es studieuse, tu es faite pour être enseignante, et puis, c'est parfait pour une femme quand elle a des enfants.* Impression d'avoir été manipulée.

Sur la banquette de moleskine rouge elle a honte. Honte de mendier quelques trucs aux collègues aguerris, au pire indifférents, au mieux vaguement consolateurs.

Honte de sa faiblesse. Trembler devant une bande de gamins ! Un chien, dit-on, mord l'homme qui a peur. Si seulement elle avait le sens de la répartie, de la phrase qui fait mouche, met les rieurs de son côté et cloue le bec à l'insolent ! Honte de son corps déshabillé par leurs regards narquois, pas assez mince probablement, classée dès le premier cours dans la catégorie des sans mec, des mal baisées même, comme elle avait entendu murmurer une gamine, clone des mannequins des magazines. Honte et colère. Être naïve au point de croire qu'il suffit d'aimer les mots des poètes pour que le silence se fasse écoute et communion. *Des gens morts*, ainsi les avait qualifiés un jour un élève, plutôt bien disposé pourtant, les renvoyant dans un monde éloigné, étrange et inaccessible.

Elle boit machinalement son café. *Toujours aussi amer*. Soudain elle les reconnaît, la bande de la troisième six, toujours ensemble, même en classe, ayant investi dès le premier jour LEUR rangée, d'où ils l'observent en souriant, l'air de dire : ma pauvre fille, tu ne fais pas le poids.

Ils passent devant le café... *pourvu qu'ils ne la voient pas... ils sourient, ils rient même... Ils l'ont vue, ils se moquent d'elle, c'est sûr*. Instinctivement dans un réflexe de protection contre elle ne sait quel coup, elle se tasse encore un peu plus sur la banquette. S'y enfoncer, disparaître, et faire cesser cette torture lancinante avec laquelle elle a rendez- vous chaque matin.

Soudain, elle le voit, campé devant le comptoir, son collègue d'histoire. Un sourire échangé avec le patron, quelques

cacahuètes avalées distraitemment, il glisse avec désinvolture dans la poche de son jean un paquet de cigarettes, sûr de son charme de beau gosse qui, en salle des profs, a sa cour de groupies. Elle se souvient des murmures de satisfaction quand, le jour de la rentrée, il avait pénétré pour la première fois dans la salle de classe voisine de la sienne. La coqueluche des élèves, capable de plaisanter avec eux, mais connaissant la limite exacte à ne pas dépasser. Au moment de franchir la porte il lui sourit, d'un sourire distrait, plus humiliant que s'il l'avait ignorée, sourire verdict qui la condamne. Un sourire électrochoc. Alors elle sait qu'elle ne traversera pas la rue, ne franchira pas la porte en saluant le surveillant de service, ne se dirigera pas vers son casier pour y prendre machinalement quelques papiers administratifs, n'écoutera pas le bavardage ronronnant des collègues qui se disperseront vers leurs classes lorsque retentira la sonnerie.

7h 55. Elle se lève rapidement, se dirige vers la porte, laissant sur la banquette un cartable inutile, et court, court vers la bouche de métro, quand soudain, le nœud retenant ses cheveux glisse sur le sol, libérant une masse soyeuse et souple qui se répand sur ses épaules.